

hauteurs qui recevaient les premières les rayons du soleil levant. M. D'Orbigny rencontra sur sa route à travers les Andes, plusieurs tumuli de cette espèce. « Avant d'arriver à Palca, dit-il, j'avais vu sur la hauteur plusieurs pyramides de terre. Je les retrouvais en nombre autour du village. J'appris bientôt que c'étaient des *chulpas* (\*), ou tombeaux des anciens Aymaras, antérieurs à la conquête, espèces d'obélisques de six à dix mètres d'élévation, d'un tiers plus hauts que larges, carrés ou oblongs, à pans droits, surmontés d'une surface inclinée comme un toit. Ils sont parfaitement orientés, et offrent à l'est une petite ouverture triangulaire. Ces tombeaux, bâtis avec de la terre et quelquefois de la paille hachée, figurent assez bien des étages de pierres de taille. Ils sont fermés de toutes parts; lorsqu'ils n'ont pas été profanés, leur intérieur contient plusieurs corps assis autour, avec des vases et des ustensiles caractéristiques du sexe des défunts..... La position des *chulpas* est parfois très-pittoresque. Les anciens indigènes révéraient le soleil comme l'image visible du dieu Pachacamac. Ils croyaient, dès lors, placer leurs parents morts dans la direction la plus convenable, en les exposant sur les pointes des rochers qui, les premières, recevaient, dans la vallée, les rayons de l'astre fécondateur, pour qu'en entrant dans l'autre vie, ils pussent immédiatement contempler le soleil. »

Quant aux funérailles des Incas, elles étaient pour tous les citoyens, de quelque rang qu'ils fussent, une importante affaire; on les célébrait avec pompe, et toute la population y prenait part. Dès que l'Inca était mort, on l'embaumait, après avoir transporté ses viscères et ses entrailles dans le temple de la ville de Tampu, situé sur la rivière de Yucay, à cinq lieues de Cuzco. Puis le corps était solennellement déposé dans le

(\*) *Chulpa*, ou mieux *chulpa*, veut dire tombeau dans la langue aymara. Ce nom est consacré dans toute la Bolivie.

grand temple du soleil, devant l'image de cet astre. Là, on lui offrait des sacrifices comme à une divinité. Une immense procession de sujets éplorés et portant ses armes, ses enseignes, ses habits, accompagnait le défunt à sa dernière demeure. Ses serviteurs et les femmes qu'il avait le plus aimées se dévouaient à la mort, et se laissaient enterrer tout vivants, pour aller retrouver leur maître adoré dans un autre monde. Que les victimes marchassent au supplice de leur plein gré et dans un accès de dévouement fanatique, ou bien qu'elles fussent conduites à la tombe par contrainte et violence, toujours est-il que cette coutume barbare faisait périr un grand nombre d'individus à la mort non-seulement du souverain, mais encore de chaque prince ou seigneur éminent. Le deuil national durait un an, et pendant tout ce temps, la population ne cessait de donner des marques d'affliction, allant sacrifier devant les restes embaumés de l'Inca, faisant chorus avec les pleureurs à gages, et se rendant en pèlerinage aux lieux où le roi avait fait halte dans ses guerres ou dans ses voyages.

Des autres usages des anciens Péruviens, nous ne citerons que ceux qui offrent quelque originalité.

Nous avons déjà parlé de leur manière de compter par nœuds ou *quipos*; voici en quoi consistait cette méthode de numération: ils prenaient des fils de différentes couleurs; chaque nuance, soit qu'elle fût simple ou mélangée, avait sa signification particulière. Trois ou quatre fils tordus formaient un cordon gros comme de la ficelle moyenne, et long d'environ un mètre. Tous les cordons étaient suspendus par ordre à une longue ficelle, et constituaient ainsi une espèce de frange. On jugeait de la signification de chaque fil par la couleur: le jaune désignait l'or, le blanc l'argent, le rouge les gens de guerre. Quand on voulait désigner des choses dont les couleurs ne fussent pas remarquables, on suivait un système particulier: on classait les objets par ordre de valeur ou d'import-

tance; par exemple, s'il s'agissait de blé ou de légumes, on plaçait d'abord le froment, puis le seigle, les pois, les fèves, etc... De même, quand ils voulaient compter des armes, ils mettaient en premier lieu celles qu'ils jugeaient les plus nobles, c'est-à-dire les lances, puis les flèches, les arcs, les javalots, les massues, les haches, les frondes, etc... Pour faire le dénombrement de la population, ils commençaient par les habitants de chaque ville, ensuite ils marquaient la population de chaque province. Ils désignaient par le premier fil les vieillards de soixante ans et au-dessus, par le second, les hommes de cinquante ans, par le troisième, ceux de quarante, et ainsi des autres, en descendant toujours de dix en dix ans, jusqu'aux enfants à la mamelle. Ils comptaient les femmes de la même manière, et en suivant un ordre semblable.

Certains petits fils très-fins et de même couleur, mêlés aux cordons, désignaient des exceptions au fait général; par exemple, les fils de cette nature insérés dans le cordon consacré aux hommes ou femmes mariés de tel ou tel âge, indiquaient ce qu'il y avait eu de veufs ou de veuves dans le courant de l'année; nous disons dans le courant de l'année, car les *quipos* ne servaient qu'à une statistique annuelle.

On observait toujours dans les *quipos* l'ordre de dizaine, c'est-à-dire qu'on procédait ainsi: dizaine, centaine, mille, dizaine de mille. On dépassait rarement la centaine de mille, parce que chaque ville ayant son registre particulier, on atteignait difficilement le chiffre de cent mille. Il paraît, du reste, que ce n'était pas faute de pouvoir exprimer le nombre cent mille dans la langue péruvienne, car cette langue se prête à toutes les combinaisons d'arithmétique. On plaçait en haut le nombre le plus fort, c'est-à-dire la dizaine de mille, et l'on descendait en suivant la progression.

Tout ce qui était du domaine du chiffre pouvait s'exprimer au moyen

des *quipos*. Les tributs perçus pour l'Inca, le nombre des gens de guerre, des naissances, des décès, des batailles, des ambassades, des ordonnances royales, formaient le contenu de ces singulières archives. Mais on comprend qu'il était impossible d'exprimer par des nœuds et par des cordons, les événements historiques, la substance des édits impériaux et le but des ambassades. En un mot, tout ce qui est du ressort exclusif de la parole ou de l'écriture variée ne pouvait trouver place dans les *quipos*. Toutefois, les Péruviens avaient certaines marques particulières destinées à conserver jusqu'à un certain point le souvenir des actions mémorables et des décisions les plus importantes du souverain. Les gardiens des *quipos* étaient d'ailleurs chargés d'en apprendre les détails par cœur, et d'en transmettre la tradition à leurs successeurs, de père en fils. En outre, les *amautas*, ou philosophes, résumaient sous forme d'apologue les choses les plus dignes de mémoire, afin que les pères les racontassent à leurs enfants, et les hauts fonctionnaires à leurs subordonnés. Enfin, les *arovicus*, ou poètes, prêtaient à l'histoire le secours de la versification, pour mieux inculquer dans l'esprit des contemporains et des races futures le souvenir des faits nationaux les plus éclatants. On comprend, toutefois, combien ce moyen de propagande historique était défectueux. C'est à ce manque de traditions certaines qu'on doit attribuer l'impossibilité d'écrire complètement, ou du moins avec quelque degré de certitude, l'histoire de l'ancien empire du Pérou.

Néanmoins, M. D'Orbigny croit trouver dans un passage d'Acosta (\*) la preuve que les *quipos* (\*\*) servaient positivement d'annales historiques. Voici ce passage tel que l'a traduit notre savant compatriote:

(\*) *Historia nat. de las Indias* (1591), lib. VI, cap. VIII, p. 266.

(\*\*) Les dictionnaires écrivent *quipus*, le premier *q* étant très-guttural.



« Pour les différentes affaires de guerre, de gouvernement, de tributs, de cérémonie, de terres, il y avait divers quipos, et dans chaque paquet de ceux-ci, beaucoup de nœuds et de fils attachés; les uns rouges, verts, bleus, blancs, et autant de différences que nous en trouvons dans nos vingt-quatre lettres, en les plaçant de diverses manières, pour tirer une aussi grande quantité de sons; de même les Indiens, de leurs nœuds et couleurs, tiraient un grand nombre de significations de choses. » A notre avis, il ne résulte pas de ce témoignage que les quipos pussent tenir complètement lieu de registres historiques ou d'archives proprement dites. De l'expression d'un certain nombre d'idées, à l'enregistrement de tous les faits importants des fastes d'une nation, il y a loin assurément. La question serait tranchée, s'il était vrai, comme l'affirme Acosta, que les Péruviens eussent des peintures hiéroglyphiques destinées à consacrer symboliquement la mémoire des événements les plus marquants, ou la gloire des hommes illustres. Mais, à moins de considérer comme des hiéroglyphes quelques caractères bizarres représentés sur un monument dessiné par M. D'Orbigny, et publié dans son atlas, nous ne sachions pas que l'existence de ce mode d'écriture chez les anciens Péruviens ait été prouvée péremptoirement. Si ce peuple avait connu l'écriture symbolique, il ne s'en serait pas servi seulement sur ses édifices; il aurait écrit son histoire sur des tablettes, sur des parchemins ou sur un tissu végétal quelconque, comme ont fait les Mexicains. Et si cette coutume avait existé au Pérou, les Espagnols en auraient à coup sûr retrouvé des traces nombreuses. Alors même que les conquérants eussent anéanti tous ces documents si précieux, ce qui n'est pas présumable, le fait aurait été infailliblement constaté par les chroniqueurs et surtout par Garcilasso de la Véga.

Nous croyons donc qu'il faut s'en tenir à l'explication de ce dernier au-

teur qui, ainsi qu'on l'a vu, borne les archives péruviennes à l'usage des quipos, et l'utilité de ceux-ci à la constatation des faits les plus simples, surtout en matière de statistique.

Nous avons parlé tout à l'heure des gardiens des quipos. On confiait, en effet, la conservation de ces cordons à des hommes choisis parmi les plus probes et les plus éclairés. Ces fonctionnaires s'appelaient *quipucamayus*, c'est-à-dire, *préposés aux comptes*. On en proportionnait le nombre à la population des villes et des provinces. Pour si petite que fût une ville, elle devait avoir quatre quipucamayus. Il paraît, toutefois, qu'on ne dépassait pas le nombre de trente. La raison de la multiplicité de ces gardiens était tout à fait plausible; bien que tous les archivistes d'une même ville eussent les mêmes quipos, et que, par conséquent, un seul gardien pût suffire à la rigueur, néanmoins, pour prévenir toute supercherie, l'Inca voulait qu'il y en eût plusieurs dans chaque localité. disant que, s'ils étaient en petit nombre, ils pourraient s'entendre pour interpréter faussement les quipos, tandis que le mensonge était beaucoup plus difficile avec un grand nombre de fonctionnaires; il fallait qu'ils fussent tous fidèles ou qu'ils trempassent tous dans le même complot, ce qui n'était guère à supposer. Ces considérations montrent combien les Péruviens eux-mêmes regardaient les quipos comme insuffisants et même dangereux.

Parmi les usages des Péruviens, nous ne devons pas oublier celui que rappelle M. D'Orbigny dans la partie de son voyage qui concerne la Bolivie. « A l'entrée de la vallée et à la sommité de chaque côte, je remarquai sur toute la route, dit le savant voyageur, des monticules de pierres plus ou moins volumineux, le plus souvent surmontés d'une croix de bois et couverts de taches d'une matière verdâtre; je voulus savoir ce que c'était. J'appris, et j'eus lieu de m'en assurer plus tard, en les retrouvant sur toute la partie de la république de Bolivie,

habité par les Indiens, que c'étaient des *apachectas*. Ces monticules existaient avant l'arrivée des Espagnols. Ils étaient formés par les indigènes chargés, qui, gravissant avec peine les côtes escarpées, rendaient grâce au Pachacamac, ou dieu invisible, moteur de toutes choses, de leur avoir donné le courage d'atteindre le sommet, tout en lui demandant de nouvelles forces pour continuer leur route. Ils s'arrêtaient, se reposaient un instant, jetaient quelques poils de leurs sourcils au vent, ou bien sur le tas de pierres, la *coca* qu'ils mâchaient, comme la chose la plus précieuse pour eux, ou bien encore se contentaient, s'ils étaient pauvres, de prendre une pierre aux environs, et de l'ajouter aux autres. Aujourd'hui rien n'est changé; seulement l'indigène ne remercie plus le Pachacamac, mais bien le Dieu des chrétiens, dont la croix est le symbole; singulier mélange d'anciens souvenirs confondus avec les croyances religieuses actuelles (\*) ! »

Les Incas avaient adopté un système assez ingénieux de communication avec toutes les parties de leur royaume. C'était une véritable poste, desservie non par des animaux, mais uniquement par des hommes. Des courriers à pied étaient chargés de transmettre avec le plus de rapidité possible les ordres du souverain, et de lui porter la nouvelle des événements de quelque importance qui se passaient dans les provinces. A cet effet, on plaçait de quart de lieue en quart de lieue, cinq ou six Indiens jeunes, vigoureux et agiles, qui, à l'occasion, se mettaient à couvert dans des cabanes construites sur des hauteurs. Tous avaient les regards fixés sur la route, où ils se tenaient en vedette, pour apercevoir les courriers avant qu'ils arrivassent jusqu'à eux, et pour recevoir immédiatement le message dont ils étaient chargés. Le courrier, porteur de la nouvelle ou de l'ordre de l'Inca, dès qu'il apercevait la cabane,

(\*) *L'Homme américain*, t. I.

annonçait son message à haute voix, et tout en courant; il répétait plusieurs fois et dans les termes les moins sujets à équivoque, ce qu'il avait à dire, jusqu'à ce que celui qui devait courir à son tour l'eût parfaitement entendu; s'il ne réussissait pas à se faire entendre, il accostait l'homme en vedette et articulait distinctement les termes de la dépêche; le message arrivait assez promptement, de courrier en courrier, à sa destination. Les Péruviens se servaient aussi quelquefois des quipos dans le même but; mais ce mode de correspondance n'était guère employé que par le roi et les gouverneurs de province. La différence des couleurs et la variété des combinaisons indiquaient le nombre de soldats qu'il fallait mettre en marche, et la quantité d'armes ou de munitions qu'il fallait préparer. En cas de guerre imprévue, de révolte subite, ou d'événements extraordinaires, on employait aussi les feux, dont la lueur éclairant le sommet des montagnes, avertissait le chef de l'État du danger qui le menaçait. On sait, du reste, que ce mode de transmission télégraphique est en usage chez un grand nombre de peuples encore dans l'enfance de la civilisation.

Bien que les Péruviens ne fussent pas un peuple navigateur, néanmoins ils s'aventuraient intrépidement sur les fleuves et même sur la mer. Ils ne construisaient ni pirogues ni canots, non, comme le dit Garcilasso, parce que leur pays ne produisait que des arbres trop durs pour être creusés, mais bien plus probablement, parce qu'ils voulaient s'en tenir aux premiers moyens de navigation qui leur fussent venus à l'esprit. Ils faisaient des radeaux de toute grandeur avec des fragments d'un bois extrêmement léger, en ayant soin que le morceau du milieu fût le plus long, et que les autres allèrent en diminuant de chaque côté, à partir du centre jusqu'au bord. Ces radeaux, qui avaient à peu près la forme d'un losange, étaient ainsi plus propres à



fendre l'eau qu'ils ne l'auraient été si on les eût composés de pièces d'é-gale longueur. Pour les faire avancer, on les tirait à l'aide de cordes attachées à l'une ou l'autre extrémité. « Outre ces radeaux, dit le traducteur de Garcilasso de la Véga, ils se servent, au lieu de barques, d'une autre invention fort plaisante, car ils prennent un faisceau de joncs de la grosseur d'un bœuf, qu'ils attachent le plus fortement possible, et le disposent de telle sorte que, depuis le milieu jusqu'au bout, il est fait en pointe, comme si c'était la proue d'une barque, afin de mieux couper l'eau; par ce moyen, il va toujours en s'élargissant des deux tiers en arrière, et le dessus où ils mettent telle charge qu'ils veulent, en est plat. Pour conduire une de ces barques, il ne faut qu'un seul homme, qui se met au bout de la poupe, et se laissant porter au fil de l'eau, ses bras et ses cuisses lui servent de rames. Il est vrai que si la rivière est impétueuse, il aborde cent ou deux cents pas plus bas que le lieu d'où il est parti. Quand ils passent quelqu'un, ils le font coucher tout de son long sur le bateau, la tête appuyée sur le batelier, qui lui recommande surtout de se tenir ferme aux cordes de la barque, sans lever la tête, ni ouvrir les yeux pour regarder. Je me souviens, ajoute l'historien, d'avoir autrefois passé de même une rivière impétueuse (car ces sortes de bateaux ne vont ordinairement que sur une eau dont le courant est fort grand), où, à cause du soin extrême que se donnait le batelier pour m'empêcher de lever la tête et d'ouvrir les yeux, il me prit envie de faire l'un et l'autre; car étant fort jeune, je fus saisi d'une si grande peur, qu'il me semblait à tout moment que la terre s'élevait ou que le ciel tombait. Comme je voulus donc voir s'il n'y avait pas là d'enchantement, ou si je n'étais point dans un nouveau monde, lorsque je jugeai à peu près que nous étions au milieu de la rivière, je levai la tête pour regarder l'eau; et alors il me sembla véritable-

ment que nous tombions du haut des nues, ce qui venait sans doute de ce que la tête me tournait à cause du grand courant de la rivière qui emportait le bateau avec une impétuosité prodigieuse. La peur, qui me saisit plus qu'auparavant, me fit refermer les yeux et avouer que le batelier avait raison de recommander à ceux qui passaient, de s'empêcher de les ouvrir. »

Les Péruviens se servaient encore d'une autre espèce de radeau formé de grandes calebasses vides fixées l'une contre l'autre. Un Indien nageant en avant tirait l'embarcation et le passager; un autre la poussait par derrière.

Quand l'impétuosité du courant ne permettait l'emploi d'aucun de ces moyens de navigation, on se servait, pour passer les rivières, d'une espèce de bac consistant en une corbeille qui glissait sur un câble tendu de l'une à l'autre rive. Il paraît que chaque province envoyait tour à tour des hommes chargés de passer gratuitement les voyageurs: singulière et touchante sollicitude qui indique des habitudes hospitalières et rappelle la bienveillance des Orientaux pour l'étranger qui passe et demande assistance.

Les Indiens se servaient pour pêcher, soit dans les rivières, soit en mer, des bateaux de joncs dont nous avons parlé. La mer étant très-calme dans certains endroits des côtes du Pérou, ils s'avançaient quelquefois à la distance de cinq ou six lieues. Le pêcheur dirigeait sa frêle embarcation à l'aide d'un morceau de bambou divisé par la moitié et qui servait de pagaie. Quand l'embarcation était au fil de l'eau ou au milieu du courant de la côte, elle voguait avec une rapidité telle, qu'un cheval au galop n'aurait pu la suivre. A genoux, à l'extrémité du faisceau de joncs, et armé d'un harpon, comme les baleiniers, l'Indien frappait le poisson, puis il lâchait la corde à laquelle l'arme meurtrière était attachée; le poisson, se sentant blessé, fuyait rapidement, mais bientôt le pêcheur l'attrait à lui et s'emparait facilement de sa proie.

La chasse était un des passe-temps des Péruviens. Ils faisaient de temps à autre de grandes battues auxquelles prenaient part, alternativement, les habitants de toutes les provinces. Garcilasso de la Véga et Augustin de Zarate ont donné les détails de ces réjouissances. Voici comment M. d'Orbigny les a résumés: « Du temps des Incas, tous les quatre ans, une chasse réglée était faite dans chaque canton, et leur territoire, divisé en quatre parties, leur donnait une belle battue tous les ans. Cette chasse, nommée *chacu* (\*), se faisait par tous les hommes d'une province, toujours réunis au nombre de plusieurs milliers. Ils marchaient en file dans une direction donnée, embrassant une surface immense de la plaine et de la montagne, poussaient le gibier devant eux, puis formaient un vaste cercle qu'ils resserraient de plus en plus, afin de concentrer tout ce qui s'y trouvait; ils tuaient ensuite tous les animaux mal-faisants, le surplus des mâles propres à la reproduction chez les cerfs, les guanacos et les vigognes, puis tondaient toutes les femelles de ces dernières espèces et les rendaient à la liberté. On faisait la répartition des bêtes tuées et de la laine aux plébiens. Les Incas et leurs familles se réservaient, comme fils du soleil, toute la laine des vigognes destinée à leur confectionner des vêtements, et dans chaque province on conservait, au moyen des quipos, le compte de ces animaux sauvages, par sexe et par espèces, afin de connaître les ressources de l'État. A l'arrivée des Espagnols, les chasseurs trouvèrent beaucoup à faire, et, en peu de temps, ils en tuèrent tant, qu'aujourd'hui on ne voit presque plus de cerfs. On ne trouve maintenant de guanacos que sur quelques points des Andes orientales, et les vigognes sont assez rares. A l'imita-

(\*) C'est de ce mot, qui veut dire *cercle*, *enceinte*, qu'est venu le mot espagnol *chaco*, désignant un lieu cultivé et entouré, et le nom du *grand chaco*, compris entre Corrientes et Tucuman.

tion des Incas, les Espagnols, et actuellement les spéculateurs, ont fait et font encore une chasse plus facile, à laquelle ils emploient beaucoup d'indigènes. Ils tracent un vaste cercle avec de petits pieux fichés en terre de distance en distance et auxquels ils attachent, à un demi-mètre au-dessus du sol, un fil de laine, de manière à former une enceinte dont l'entrée présente un vaste entonnoir formé de fils. Beaucoup d'Indiens poursuivent les vigognes dans la direction de l'embouchure, puis les forcent d'y entrer en se pressant derrière elles. Les pauvres animaux sont si timides qu'ils ne franchissent pas cette faible barrière, et se laissent tuer plutôt que de chercher à rompre le fil ou de sauter par-dessus; mais si parmi les vigognes il se rencontre un guanaco, celui-ci, plus hardi, force la barrière, et les vigognes le suivent rapidement; aussi a-t-on le plus grand soin de tuer à coups de fusil ou de chasser les guanacos, dont la présence détruirait l'espoir du chasseur. »

Les amusements et les réjouissances des Péruviens ne se bornaient pas aux festins solennels dont nous avons parlé. La danse était du nombre, et ces Indiens paraissent l'avoir beaucoup aimée. Chaque province avait sa danse particulière qui ne variait pas plus que les pas et le rythme adoptés par leurs ancêtres. Quand les Incas se donnaient le plaisir de la danse, ils s'y livraient avec une gravité caractéristique: au lieu de faire des sauts et des gestes comme les autres acteurs de ces scènes joyeuses, ils dansaient d'un air majestueux et compassé. Les hommes étaient seuls admis à ces réunions de cour. Tous les danseurs se tenaient par la main et semblaient ainsi former une chaîne. Dans les circonstances solennelles, on comptait dans ces bals impériaux jusqu'à trois cents personnages de haut rang; tous dansaient à une certaine distance du souverain, par respect pour la majesté de la couronne. Le premier qui menait la danse partait en mesure et les autres le suivaient; ils s'avançaient de cette façon,



et toujours dansant, jusqu'au milieu de la place où était l'Inca. Ils chantaient tour à tour, et leurs chants cadencés avaient pour sujet invariable l'éloge du monarque, de ses prédécesseurs, et des autres princes du sang royal qui avaient acquis une glorieuse célébrité. Les Incas qui se trouvaient présents chantaient aussi, et même l'empereur, pour rendre les fêtes plus solennelles, daignait quelquefois danser avec ses parents et ses sujets; insigne honneur que les spectateurs priaient au plus haut degré. Ce fut, dit-on, cette espèce de danse impériale qui suggéra à Huayna Capac l'idée de faire fabriquer cette fameuse chaîne d'or que nous avons déjà eu occasion de mentionner. Cet Inca jugea qu'il serait plus convenable et plus digne de l'éclat du trône de tenir une chaîne d'or en dansant que de se prendre la main. On prétend que cette chaîne s'étendait d'un bout à l'autre de la grande place de Cuzco, où se célébraient les fêtes principales.

La musique avait son tour dans les réjouissances publiques ou privées; mais cet art participait, chez les Péruviens, de la monotonie de la danse. L'instrument le plus usité était composé de quatre ou cinq tuyaux de roseaux juxtaposés, comme dans ce qu'on appelle la flûte de Pan. Chaque tuyau produisait un son différent, et d'après ce que disent les historiens, il est vraisemblable que les exécutants ne s'attachaient à rendre aucune de ces combinaisons qui charment une oreille civilisée et qui sont devenues la base de l'art musical. Ajoutons que les Péruviens ne connaissaient pas les demitons. Les hauts fonctionnaires de la cour et les plus éminents personnages de l'État apprenaient à jouer de quelque instrument, pour faire partie de la musique de l'Inca. La flûte péruvienne rendait quatre ou cinq sons différents, mais on ne s'appliquait pas à combiner ces sons de manière à former un chant avec ses diverses parties d'accompagnement. Ils chantaient des poésies rimées dont le sujet était toujours les douleurs ou les plaisirs de

l'amour. Chaque chanson avait son air spécial; il n'y en avait pas deux qui fussent ajustées à la même musique. Un amant qui donnait une sérénade à sa maîtresse exprimait les mouvements de son cœur à l'aide de sa flûte; par la diversité du ton ou du mouvement, par la gravité ou la vivacité du rythme, il indiquait la joie ou la tristesse de son âme. Voici un exemple de chanson péruvienne rapporté par Garcilasso de la Véga :

« N'entendez-vous pas cette flûte dont mon amant joue sur la colline? Il m'appelle avec tant de passion, que je ne puis résister à ces tendres accents; laissez-moi donc, je vous en conjure, car l'impétuosité de mon amour m'entraîne vers lui; il faut que je sois sa femme et qu'il soit mon époux. »

Les Péruviens n'accompagnaient pas des sons de la flûte leurs faits d'armes et leurs actions éclatantes; ils réservaient d'aussi nobles sujets pour leurs fêtes solennelles.

Celles de leurs chansons qui étaient destinées à glorifier les bienfaits du soleil et les vertus des Incas, étaient toutes composées sur le mot *hailly*, qui signifie *triomphe* dans la langue générale du Pérou. Aux chants d'allégresse par lesquels ils célébraient la fête de l'agriculture, ils mêlaient les mots les plus familiers et les plus agréables aux gens de guerre et aux amants fidèles, et ils en faisaient une application ingénieuse aux travaux de la terre. Le mot *hailly* revenait à la fin de chaque couplet, et ils le répétaient longtemps en cadence, afin de s'encourager au travail. Les femmes chantaient aussi et faisaient chorus avec les hommes pour répéter le mot sacramentel.

L'air et le rythme de ces chansons péruviennes parurent, dit-on, si agréables au maître de chapelle de la cathédrale de Cuzco, qu'en 1551, il s'en servit pour composer un *motet* sur l'orgue en l'honneur du saint sacrement. Des chanteurs espagnols, indiens et métis, répondaient en chœur aux paroles latines, et les Péruviens étaient charmés de voir les étrangers

adopter leur chant national pour célébrer leur propre Dieu.

#### INSTITUTIONS DU PÉROU.

Examinons maintenant les institutions des Péruviens, et constatons les résultats qu'elles produisirent.

Nous avons déjà dit quelle était la forme du gouvernement, sur quelle base il s'appuyait, quel en était le caractère et la tendance. Les lois et les institutions décrétées par les Incas participaient de la nature à la fois paternelle et despotique de ce pouvoir.

L'empire avait été divisé en quatre parties appelées *Tahuantinsuyu*, c'est-à-dire les quatre parties du monde. On avait suivi dans cette division la position des quatre points cardinaux. La ville de Cuzco était comme le centre du monde péruvien. Il faut remarquer, du reste, que dans la langue particulière aux Incas, *Cuzco* signifiait *nombre de la terre*. « Or, dit Garcilasso, le Pérou est long et étroit comme le corps humain, et Cuzco en fait presque le milieu. » La partie qui regarde le levant était appelée *Antisuyu*, à cause du pays des Antis qui était situé du même côté, et c'est par le même motif qu'ils nommaient Anti (d'où l'on a fait *Andes*) l'immense chaîne de montagnes qui s'élève dans la partie orientale du Pérou. La zone occidentale portait la dénomination de *Cuntinsuyu*; la région du nord, celle de *Chinchasuyu*; et la partie sud, celle de *Collasuyu*. La population de tout ce vaste empire était enregistrée par décuries, c'est-à-dire dix par dix, avec un chef ou décurion pour les commander. Cinq décuries reconnaissaient un chef général, qui avait ainsi cinquante hommes sous ses ordres. Deux compagnies de cinquante hommes étaient réunies sous le commandement d'un seul capitaine. Cinq détachements de cent hommes obéissaient à un autre chef; enfin, deux brigades de cinq cents hommes étaient placées sous l'autorité d'un général; et ainsi de suite de mille en mille. Cette organisation avait l'avantage d'établir une certaine solidarité entre les citoyens, de les rapprocher,

de les maintenir dans une salutaire union, et aussi d'assurer au pays une masse compacte de défenseurs.

Du reste, ce système d'association avait principalement pour but de garantir bonne et prompt justice aux citoyens et de maintenir l'ordre public dans le royaume. En effet, d'une part, les décurions étaient chargés de faire connaître aux gouverneurs ou au souverain les besoins et les doléances de leurs subordonnés. D'autre part, ils exerçaient une espèce de ministère public, car ils devaient dénoncer les moindres fautes des membres de leur brigade, et même se porter personnellement accusateurs. La justice était sommaire et débarrassée de toute forme qui aurait pu entraîner des frais trop considérables. Tout chef de compagnie qui était convaincu d'avoir négligé les intérêts de ses subalternes, de n'avoir pas appuyé ses justes réclamations auprès de l'autorité, ou de s'être prêté à de coupables intrigues au détriment d'un concitoyen, était sévèrement puni. D'un autre côté, si le chef de brigade tardait à poursuivre ou à dénoncer un crime commis par un membre de sa décurie, il était châtié doublement, d'abord pour n'avoir pas fait son devoir, ensuite pour avoir partagé par sa négligence la responsabilité du délit. On comprend à quels abus devait conduire un pareil système de police. Il habitua les citoyens à se dénoncer les uns les autres; et comme les moindres fautes étaient presque toujours punies de mort, ou tout au moins du fouet et du bannissement, les chefs, pour complaire à l'autorité supérieure et éviter un châtement terrible, outrepassaient nécessairement leurs devoirs et faisaient plutôt trop que pas assez. La loi péruvienne poussait l'absurdité jusqu'à vouloir que le père de famille fût sévèrement puni pour les écarts de jeunesse que se permettait son fils. Il devait en résulter une tyrannie odieuse des pères envers leurs enfants; tyrannie qui produisait assurément un effet tout contraire à celui qu'en avait attendu le législateur.